

# Les nouveaux patoisants en Vallée d'Aoste

Christiane Dunoyer

Le francoprovençal, comme la plupart des langues régionales, a subi au cours de l'histoire une minorisation qui a nui à son développement de langue et au regard que ses locuteurs portaient sur eux-mêmes et sur leur civilisation. Maintenant des allogottes veulent apprendre le francoprovençal, quelqu'un pour le parler véritablement, quelqu'un pour comprendre les locuteurs quand ils parlent entre eux, quelqu'un pour en avoir une connaissance plus générale et théorique. Aurait-on tourné définitivement la page ?

Sur cette interrogation, un projet de recherche est né, basé sur une enquête, financé par l'Assessorat de l'Éducation et de la Culture, afin d'obtenir une photographie de la situation linguistique du Val d'Aoste en 2010 et notamment des représentations autour du francoprovençal, auprès des différentes catégories de locuteurs, répartis selon leur langue maternelle, l'aire culturelle d'appartenance de la famille, la langue véhiculaire de préférence, l'identité ressentie et la relation avec le francoprovençal. En effet, après plusieurs décennies pendant lesquelles la population autochtone, valdôtaine francophone, s'exprimant à la fois en français et en francoprovençal, assimilait la langue italienne et les valeurs culturelles allogènes arrivées à travers les réseaux mis en place par l'État italien naissant, un phénomène nouveau a eu lieu : à partir des années 90, sous le coup de la globalisation naissante, dans un panorama social en pleine transformation, on assiste à la naissance d'une nouvelle catégorie de locuteurs, aux compétences linguistiques plus ou moins développées, se caractérisant par la détention d'un statut d'apprenti et de débutant dans le domaine de la langue francoprovençale, certainement l'un des produits les plus originaux de cette métabolisation : à force de se nourrir de global, la société recommencerait-elle à sécréter du local ?

Les modalités étant à la base de ce nouveau système de propagation de la langue déterminent l'existence d'une catégorie assez vaste, complexe quant aux articulations qu'elle met en œuvre. Ce phénomène ne peut qu'attirer le regard curieux de l'anthropologue s'intéressant à la société contemporaine et aux



mécanismes qui régissent les interactions entre ses différents sous-groupes. Dans une société caractérisée par un plurilinguisme en évolution, comme c'est le cas pour la société valdôtaine, les processus de construction identitaire en devenir transforment le vivre social au quotidien, en agissant à plusieurs niveaux, d'où l'intérêt de les étudier.

Au cours de l'enquête, nous avons pu constater qu'à l'issue de ce processus d'apprentissage du francoprovençal, avec la catégorie de ces nouveaux locuteurs, une nouvelle catégorie identitaire est en train de se chercher et peut-être de se définir : la pratique langagière n'étant jamais finalisée à elle-même, elle constitue un point de départ dans un mécanisme de construction de l'individu qui dialogue avec les représentations d'une collectivité dans laquelle il veut fusionner en partageant certaines valeurs communes. L'école populaire de patois a certainement joué son rôle, mais plutôt que le déclencheur du processus, il me semble plus correct de l'envisager comme l'aboutissement d'une tendance auparavant dispersée et peut-être comme l'élément décisif ayant accéléré la définition du processus.

En partant de l'étude analytique de cette nouvelle catégorie de locuteurs et des interactions existant avec l'ensemble de la société qui en sert de cadre, nous avons tenté de cerner ce processus de transformation avec ses nombreuses implications sur le plan culturel, social, économique, afin d'en dégager l'originalité ainsi que l'élément dynamique, en tant que dépassement créatif et constructif des tensions sociales, dans le cadre d'une société en devenir, créatrice de nouvelles valeurs et capable de concevoir une communauté dans le partage. De cette envie de partage, qui est une attitude spirituelle libre et en partie au moins volontaire, se dégagent certains traits qui fonctionnent comme un ensemble d'indicateurs pour l'anthropologue qui peut saisir la signification de ce qu'on retient et de ce qu'on abandonne du passé pour fabriquer de l'avenir : une photographie de la situation contemporaine d'une société plurilingue, qui à travers la pratique des différentes langues et les représentations qui l'accompagnent nous indique une trajectoire dans laquelle elle s'inscrit.

Nous avons donc examiné les principales catégories de locuteurs présentes sur le territoire valdôtain, réparties selon la langue maternelle, l'aire culturelle d'appartenance de la famille, la langue véhiculaire de préférence, l'identité ressentie et la relation avec le francoprovençal. En analysant ces nombreuses catégories, nous avons arrêté notre attention sur les individus s'inscrivant dans un processus d'apprentissage du francoprovençal. Nous avons enquêté de près sur leur situation personnelle, sur leurs motivations, sur leurs considérations vis-à-vis du niveau de langue acquis et du regard porté sur eux par les autres catégories de locuteurs, sur leurs représentations du francoprovençal, de la culture et de la société valdôtaines.

Nous avons également privilégié, auprès de toutes les autres catégories de locuteurs, la manière d'appréhender ce phénomène d'apprentissage, afin d'obtenir

un cadre le plus complet possible du phénomène et des interrelations existant entre ces différentes catégories.

La méthode d'enquête retenue a été celle de l'entretien semi-dirigé, appliqué à une centaine d'informateurs répartis dans les différentes catégories mentionnées plus haut. De nombreuses autres interviews ont été menées parallèlement concernant des questions plus ponctuelles, dans des contextes particuliers, les rues de la ville d'Aoste, à l'intérieur de quelques magasins, dans des milieux professionnels, dans le cadre d'ateliers d'animation culturelle. Enfin, ne pouvant ignorer la forte composante inconsciente à la base des choix linguistiques et par conséquent l'écart entre les propos énoncés et les conduites effectives, des tests ont été également mis en place, visant les réactions spontanées de nombreux locuteurs face à des interlocuteurs dont ils ignoraient la catégorie linguistique d'appartenance ou le code linguistique privilégié dans les relations interpersonnelles ou encore les compétences dans un certain code linguistique. Une partie de l'enquête a été filmée, ce qui nous a permis de mieux interpréter les données, grâce à la possibilité de visionner plusieurs fois les entretiens et de parcourir les enregistrements au fil de nos réflexions et de notre analyse. Pour compléter la partie écrite de l'étude, une petite vidéo très dense au niveau des propos énoncés vient compléter la recherche, afin de donner une idée aussi visuelle de l'espace parcouru, des modalités de déroulement de l'enquête, de notre méthodologie et des opinions des informateurs, directement accessibles au public. Afin de ne pas tomber dans l'anecdotique, on a délibérément choisi de cacher autant que possible ces éléments personnels des sujets interviewés qui pourraient trop facilement reconduire à des individus précis de la société en question, les informateurs ont donc été filmés souvent sans visages, tout en retenant les données importantes pour l'étude anthropologique, à savoir le profil socioprofessionnel, l'âge, le sexe, parfois le milieu géographique.

A la suite de l'enquête, nous avons pu constater que le profil du nouveau patoisant est pluriel, car cette catégorie de locuteurs se découpe de manière transversale dans toutes les autres catégories prises en compte, en termes d'âge, de sexe, de niveau d'instruction, de milieu socioprofessionnel, d'origine géographique de départ et d'installation actuelle. En ce qui concerne les enfants, s'il est vrai que l'existence de parents ou de grands-parents patoisants n'ayant pas su ou pu ou voulu transmettre ce patrimoine linguistique joue un rôle important, l'inscription au cours étant alors comme une sorte de réparation à un manque qui crée de la culpabilité ou tout au moins un regret, des enfants présentant des origines allogènes sont aussi nombreux.

Pour ce qui est de la quantification des individus appartenant à cette catégorie, étant donné leur niveau linguistique inégal, leur parcours personnel varié aussi, leurs modalités d'apprentissage différentes, toute référence numérique risque d'être très aléatoire. Afin de fournir un ordre de grandeur à l'intérieur d'une population

globale, celle du Val d'Aoste, de 123 978 habitants, d'après le recensement de 2008 et d'un sous-ensemble comptant environ 40 000 locuteurs francoprovençaux (en large partie très âgés), dont quelque 20 000 l'emploieraient sur base quotidienne (sondage promu par la Fondation Émile Chanoux, 2001) on peut vraisemblablement circonscrire le phénomène en question à plusieurs centaines d'individus, peut-être quelques milliers.

Une forte curiosité les caractérise tous, vis-à-vis de cet immense patrimoine linguistique en danger, une volonté de s'intégrer, de recouvrer une identité perdue, de trouver des réponses au manque de repères caractérisant notre monde moderne et surtout une forte motivation qui fait surmonter les difficultés liées à l'apprentissage d'une langue, surtout quand on est adulte, qu'on n'est pas contraint de faire cet effort, qu'on a des soucis au quotidien (le travail, l'argent), qu'on n'a pas forcément envie de se remettre en question, d'affronter le regard de l'autre, de s'exposer dans toute sa faiblesse en trébuchant sur un pluriel qu'on ne trouve pas ou sur un adjectif qui nous échappe et qui est pourtant fondamental pour la compréhension de la phrase. Surtout quand on a peur d'être pris pour un d'ailleurs, parce qu'on affiche un statut d'apprenti, ou quand on a peur d'être pris pour un usurpateur d'identité, parce qu'on vient d'ailleurs et que l'on aimerait bien, mais on n'ose pas trop le dire, être du pays, parce que peut-être pour la première fois de sa vie on se sent tellement bien chez soi.

Après avoir présenté brièvement le contexte et la méthodologie de cette recherche, un certain nombre de réflexions s'impose sur les stratégies d'affirmation identitaire et sur les représentations de la langue face à l'émergence de la catégorie des nouveaux patoisants.

Revenons à l'hypothèse de départ : est-ce que la naissance de cette nouvelle catégorie serait la preuve que l'ère des persécutions est vraiment finie, que l'hostilité contre cette pratique langagière et la minorisation qui l'a accompagnée, n'ont plus leur place dans cette nouvelle société naissante se caractérisant par la rencontre de l'autre et par le partage des valeurs culturelles ? Serait-on en train d'assister au dépassement complet et définitif du traumatisme que les locuteurs francoprovençaux ont subi jadis ? Ne sommes-nous pas plutôt à l'issue d'un long processus de transformation d'une civilisation, qui impliquerait un basculement du statut du francoprovençal, de langue véhiculaire partagée par une communauté dans sa totalité, à langue minoritaire jouant de plus en plus un rôle autre que celui revenant à une langue de communication ?

Qu'en est-il de ce "principe de coupure" évoqué par Roger Bastide dans *Les Amériques noires* qui a obligé des générations de patoisants, à savoir les détenteurs de la culture valdôtaine, comme dans les sociétés créoles d'outre-océan, à louvoyer d'un contexte à l'autre, depuis que l'école est devenue massivement italophone, et à manier les outils culturels de l'autre pour mener à bien l'ensemble des opérations

nécessaires dans la quotidienneté à partir de la petite enfance, à l'école maternelle non seulement pour complaire la maîtresse mais pour être acceptés parmi les petits camarades ?

Serions-nous en train de nous diriger vers une société nouvelle capable de faire la synthèse entre des valeurs culturelles partagées librement ? La survie est dans l'adaptation, la notion de transformation et la capacité d'évoluer sont implicites dans tout processus vital, à l'échelle moléculaire comme à l'échelle des civilisations. Ou bien sommes-nous en plein dans une stratégie assimilationniste refusant la catégorie de l'autre ? Pendant l'enquête, nous avons en effet repéré parfois ce refus de la catégorie de l'autre : aux yeux de certains informateurs, de préférence italophones, mais également apprentis patoisants, la catégorie "valdôtain" n'existe pas, il y a simplement des gens de la montagne qui partagent le même rapport au territoire, pas de différences culturelles, alors qu'il y a vingt ans encore l'affirmation d'une catégorie identitaire "valdôtaine" ne faisait pas de doute, objet de fierté ou stigmaté, selon le point de vue. Serions-nous alors au début d'une nouvelle ère ? Nous penchons pour l'affirmative. Il reste à savoir la place que la culture valdôtaine, notamment le patrimoine linguistique, mais aussi tout ce que celui-ci véhicule, dont sont dépositaires les patoisants de l'an 2010, saura se découper dans ce nouveau paysage humain qui est en train de se dessiner, si elle aura la capacité de dialoguer avec les systèmes de représentations des nouvelles générations, si elle saura encore offrir quelque chose à l'imaginaire collectif.

La question est complexe. Il est certain que l'existence d'une catégorie de nouveaux patoisants ouvre une brèche qu'il serait coupable de négliger. La transmission d'un patrimoine linguistique n'est jamais à sous-estimer, il est cependant capital de la guider avec des projets de large envergure, dans le cadre d'une politique volontariste, où l'identité d'un peuple puisse s'inscrire clairement. Mais comment guider la catégorie des nouveaux patoisants ? Car si l'apprentissage d'un code linguistique est un pas certain vers une autre culture, peut-on envisager la possibilité d'intégrer une société autre que celle d'appartenance uniquement à travers l'apprentissage linguistique ? Qu'en sera-t-il de la vision du monde que la culture francoprovençale véhicule ?

Les nouveaux patoisants, charriant leur propre vision du monde, et les locuteurs traditionnels, méconnaissant ou abandonnant leur vision ancestrale, ignorant parfois des formes lexicales ou des expressions idiomatiques qui pourraient encore largement satisfaire aux nouvelles exigences expressives, sont en train de transformer l'esprit du francoprovençal : serions-nous donc tous en passe de devenir des nouveaux patoisants ? La question paraît légitime, tellement la force novatrice de ces phénomènes laisse imaginer de grandes transformations imminentes aussi bien au niveau de la pratique qu'au niveau des représentations.

Pour la survie du francoprovençal, il faudra peut-être que cette nouvelle société naissante sache regarder au cœur de l'identité valdôtaine et tresser ensemble marqueurs et indicateurs, ce que les Valdôtains perçoivent comme étant essentiel de l'identité valdôtaine et ce que l'anthropologie peut nous révéler de plus constitutif de la particularité culturelle valdôtaine, à savoir ce qui reste quand tout se transforme, quand apparemment on a tout oublié de sa culture ancestrale, quand on a abandonné la tradition et que l'on croit être comme tout le monde : que l'on se réjouisse d'avoir perdu ce carcan d'ancestralité en faveur de la modernité ou que l'on déplore la perte d'une richesse du passé pour la banalisation du présent globalisant. En réalité, un aller-retour entre local et global nous garantit la survivance d'un substrat qui résiste au temps et à l'assimilation par l'autre, pourvu que l'on prenne conscience de ce qu'on est et de ce qu'on veut devenir.